

liés à l'histoire et à la vie de la nation canadienne depuis sa naissance; et il n'est au pouvoir d'aucun parti, d'aucun homme, d'aucun gouvernement de dépouiller le Canada de la richesse des traditions morales de Québec, tout en faisant la part des fautes et des faiblesses de la population de cette province. La population de Québec est aussi nécessaire à la prospérité et à la supériorité morale, au développement et au progrès du Canada, que celle de la grande province de l'Ontario ou que la population progressiste de l'Ouest ou que celle des chères vieilles Provinces maritimes, et particulièrement, pour ce qui me regarde, de cette province du littoral qui m'est si chère, la province de la Nouvelle-Ecosse, la première que j'aie eu le plaisir de connaître hors des frontières de ma province natale.

Le parti conservateur a rendu de grands services au Canada, parce qu'il a été un parti de principes. Mais dans la suite, malheureusement, il a sacrifié tant de ses principes pour en appeler tantôt à une région, tantôt à une autre, depuis qu'il a renoncé au solide nationalisme de Macdonald et de Cartier pour s'imposer aux esprits canadiens comme le porte-étendard de l'impérialisme, que, malgré les quelques avantages politiques qu'il ait pu acquérir ici et là, il a perdu beaucoup de sa raison d'être comme parti national faisant œuvre féconde. Vous direz peut-être, monsieur l'Orateur,—non, vous ne pouvez pas le dire, parce que vous êtes tenu d'être impartial, mais on pourra me dire—que le parti libéral a sacrifié au moins autant de principes que le parti conservateur. Mais pour moi qui ai renoncé de bien bonne heure dans ma carrière publique à la coarde du libéralisme, permettez-moi d'affirmer que la situation n'est pas la même. L'essence du libéralisme est de n'avoir pas de principe,—et cela soit dit sans viser personne ni aucun groupe particulier, en ce moment;—c'est dans la doctrine comme dans la pratique du libéralisme, de tendre au mieux par le moyen terme entre les principes et les directives contraires, en se guidant comme en Grande-Bretagne sur le robuste bon sens du peuple anglais. Le libéralisme a fait beaucoup de bien. Il a abaissé et modéré l'orgueil du parti tory s'endurcissant à croire que tory et anglais n'était ou ne devait être qu'une seule et même chose. En soi cependant, je le reconnais, le libéralisme a une tendance dissolvante, que doivent surveiller non seulement le parti conservateur en signalant les fautes,—surtout lorsqu'il y a pour lui chance de remplacer les libéraux,—mais tous ceux qui ayant renoncé à un mot d'ordre sans s'astreindre à un autre, croient que l'inspiration, la vigueur

[M. Bourassa.]

et la mentalité de ces grands partis peuvent en profiter, pourvu toutefois qu'on les préserve du retour naturel à leurs pires instincts.

Quant à mes amis de l'Ouest, je dirai avec le très honorable chef de l'Opposition (l'hon. M. Meighen)—et sans la moindre idée de flatterie pour l'excellente raison que je n'ai rien à attendre d'eux,—que j'ai suivi avec sympathie leur mouvement depuis son origine. C'est en 1913, à l'occasion d'un deuxième voyage dans l'Ouest où je donnai quelques conférences dans les principales villes de ces trois grandes provinces, que j'ai appris d'abord quelque chose. Pour la première fois j'entendis parler de M. Crerar; il était, si je me rappelle bien, secrétaire du syndicat des producteurs de grains.

M. FORKE: Il est président.

M. BOURASSA: Je compris alors que le mouvement progressiste, quelque forme qu'il prit, quelque direction qu'il reçût dans l'avenir, quelque formule qu'il énonçât dans l'Est ou dans l'Ouest, ou dans le Parlement, correspondait aux besoins croissants de ces provinces de l'Ouest et était aussi nécessaire au bien et à l'existence de la confédération, de même qu'au développement de l'esprit de la confédération, que l'attitude des hommes d'Etat anglais clairvoyants qui combattaient la politique de George III et lord North étaient les vrais amis de l'Angleterre. Eût-on suivi en effet leur conseil au lieu de l'inspiration d'un conservatisme et d'un libéralisme étroits, la couronne anglaise n'eût pas perdu treize de ses plus beaux joyaux. Ce qui me frappa alors ce fut la similitude de certaines paroles et de certains sentiments exprimés au cours de conversations particulières non par des citoyens originaires des Etats-Unis, de l'Allemagne, de la Pologne ou de la Hongrie, mais par des Canadiens nés et élevés en Angleterre et établis dans ces provinces de l'Ouest sans avoir pris contact avec la population de l'Ontario et de Québec—sentiments, dis-je, semblables à ceux que proféraient, quatre ans avant la rébellion américaine, les colons de descendance anglaise et écossaise contre la domination de l'Angleterre, l'égoïsme de l'Anglais, l'étroitesse d'esprit du roi, des ministres, des lords et des membres de la Chambre des communes. Et dès lors, je pris la résolution, comme Canadien à qui la moindre parcelle du sol national est chère de travailler à comprendre le point de vue, juste ou non, de cette population, de me mettre pour ainsi dire à sa place afin d'entreprendre, dans ma bonne vieille province de Québec, mon petit possible pour l'amener à comprendre que le mot d'ordre des partis, les directives conservatrices et libérales, ne répondaient plus à la situation, et